



Il lui échappa et tomba sur le sol. (page 577)

— Bonne bête, dit Jeannot. Dis-moi donc, où est le maître ?  
Le chien ne bougea pas.

— Qui sait ? Il ne comprend peut-être pas le français, et quant à moi, je ne parle pas le langage des chiens... Le mieux est d'attendre qu'il s'en aille. Je le suivrai alors.

Il caressa encore l'animal, qui se dressa et quitta Jeannot en donnant de la voix. Jeannot le suivit, mais l'animal disparut dans une fente de la falaise, si étroite qu'il fut impossible à notre héros de le suivre plus avant.

— Me voilà gros Jean comme devant, se dit-il. Il se pourrait encore qu'il revienne ici, avec son maître. Si tel n'est pas le cas, je n'ai qu'à me mettre en quête, de tous côtés, jusqu'à ce que je découvre l'habitation du maître.

Il en était là, lorsque le chien revint, et se jeta en aboyant sur notre ami. Mais il n'était pas seul, un autre chien, tout pareil de forme et de dimensions, le suivait. Un instant, le nouveau venu s'arrêta en grommelant, mais en voyant que son camarade était caressé, il s'approcha lui aussi et se laissa caresser la tête.

— L'île serait-elle peuplée par une colonie de chiens ? se demanda Jeannot. Bah ! S'ils ne sont pas plus méchants que ces deux-ci, la chose ne serait pas grave. Et, ce qui plus est, je ne suis plus seul ici, et quelque je ne puisse m'entretenir avec mes nouveaux animaux, leur compagnie ne laisse pas de m'être agréable.

Il revint sur ses pas, vers l'endroit où il avait caché ses boîtes de conserve. Les chiens le suivirent.

Tandis qu'il suivait le paroi des rochers, il découvrit une ouverture naturelle.

C'était un réduit d'un mètre de large environ, et qui s'enfonçait de trois mètres dans le roc.

— C'est peut-être là une excellente habitation, se dit notre ami. Provisoirement, en attendant que je puisse avoir un meilleur abri. En y mettant un toit, je serai ou ne peut mieux ici, à condition que le vent ne souffle pas de la mer.

Et j'aurai bientôt trouvé un toit ! Car les planches de la caisse, sont, me semble-t-il, assez longues pour remplir cet office.

A l'aide d'un éclat de roc, il parvint à arracher les bandes de métal des planches, et à disjoindre celles-ci. Les chiens ne l'avaient pas quitté.

Ils s'étaient couchés à une couple de mètres et ne le quittaient pas des yeux.

Lorsqu'il porta les planches vers l'ouverture de la fente, les chiens le suivirent encore.

En peu de temps, les planches formaient un vrai toit.

Après avoir posé quelques quartiers de roc sur les planches, pour empêcher qu'elles ne soient enlevées par une bourrasque, Jeannot regarda son œuvre avec satisfaction et se frotta les mains de contentement.

— Voilà qui n'est pas mal, se dit-il, et sa voix décelait autant de joie que s'il avait vu un bateau qui l'aurait enlevé de l'île.

Si vous voulez me garder la nuit, dit-il ensuite aux animaux, nous resterons quelque temps ici.

Les chiens s'approchèrent et vinrent se frotter câlinement contre ses jambes.

C'est comme s'ils avaient compris que désormais ils allaient avoir un maître, et qu'ils vivraient à trois.

— Demain, nous irons au bois, dit Jeannot, car il faut que nous buvions, et dans notre boîte de conserve vide, nous rapporterons une petite provision.

Dans quelques jours d'ailleurs nous aurons plusieurs boîtes et nous serons bien approvisionnés.

Il ne faut pas non plus que j'oublie de rapporter de la mousse, car le sol ne laisse pas d'être un peu dur, et j'aime à être mieux couché.

Je suis encore jeune, soit, mais si je demande trop à ma guenille, je m'en repentirais plus tard.

Il commence à faire sombre, et, aujourd'hui, j'ai travaillé assez pour avoir droit au repos.

Et, se tournant vers les chiens :

— Faites bonne garde, surtout !... Mais il faut pourtant que je vous donne un nom.

Toi, le tout noir, tu t'appelleras Taupin, en souvenir de mon excellent camarade, qui, à l'heure qu'il est, repose peut-être au fond de l'Océan.

Et toi, avec la tache blanche au bas des pattes ?

Rossai ?... Non, je ne puis pas t'appeler ainsi, car tu es vraiment trop noir.

Taupin et Steadily... le maître et le serviteur ?... Non ! J'ai trouvé ! Je te baptise Milord.

Il entra dans son réduit rocheux et s'étendit sur le sol, composé d'une couche pierreuse, recouverte du sable que le vent y avait amassé.

Ce n'était pas là un lit fort confortable, mais Jeannot était exténué et il ne tardait pas à fermer les yeux et à dormir à poings fermés.

Les chiens, qui avaient suivi notre ami jusqu'à l'entrée de la grotte, s'y couchèrent, comme s'ils eussent voulu veiller leur nouveau maître.

Comment était-il possible que Jeannot ait pris si facilement son parti de sa mésaventure ?

Il n'était pourtant pas la nature propre à s'adapter à tous les milieux, et content de tout ?

N'oublions pas que Jeannot, lorsqu'il habitait avec le Rossai chez le père de celui-ci, avait déjà éprouvé plus d'une torture morale, et que cela avait quelque peu mûri son caractère contre le malheur.

Les enseignements de ses voyages avec Steadily avaient également contribué à le rendre quelque peu philosophe, en ce sens

qu'il s'inclinait sans morigéner devant l'irréremédiable.

Mais il y avait autre chose encore, qui avait eu un effet prépondérant sur le moral du jeune homme.

Ce qu'il avait expérimenté au cours des voyages, avait éveillé en lui le goût des aventures, et les récits du Rossai et de Taupin, qui, eux deux, avaient déjà plus rencontré que lui, lui avaient souvent fait désirer le moment où, lui tout seul, il se trouverait en présence d'une aventure.

Ajoutez à cela l'effet de la lecture des récits de voyage, dont il avait fait sa lecture préférée, et vous comprendrez que Jeannot se plîât assez facilement aux exigences du sort, quoi qu'il crut Victoire perdue, et qu'il ne put espérer revoir sa mère avant longtemps.

Il se comparait mentalement à Robinson Crusoé, dont il avait lu et relu les aventures, et l'on peut être assuré qu'il eût été quelque peu déçu, s'il avait été immédiatement délivré de son île déserte.

Et voilà pourquoi Jeannot ne protesta pas trop fort contre le sort, et qu'il se concha pour dormir paisiblement dans l'anfractuosité du roc où il avait élu domicile.

Nous tous, qui, dans notre jeunesse, avons lu les romans de Jules Verne et d'autres illustres auteurs, combien de fois n'avons nous pas souhaité être à la place du héros de ces récits si attachants, pour être mêlé à ces aventures passionnantes !

Le lendemain, dès l'aube, Jeannot se réveilla et fut salué, à l'entrée de la grotte, par les abois amicaux de Taupin et de Milord.

Une boîte de conserve fut ouverte de la même façon que la première, et le trio mangea avidement son contenu, quoique Jeannot eût désiré un morceau de pain pour assaisonner son *corned beef*.

Lorsque ce succulent repas fut terminé, Jeannot se dirigea vers la place, où, sans doute, la mer devait avoir jeté d'autre débris. En dehors d'un grand nombre de planches, que le jeune homme retira une à une de la grève pour les porter dans son réduit, il découvrit encore trois caisses, qu'il amena à son entrepôt en réunissant tous ses efforts.

— Nous ouvrirons cela tantôt, se dit-il. Qui sait si ces caisses ne contiennent pas de nourriture ? Je ne crois pas que mourrai de faim ici.

Mais la soif me gêne d'autant plus et je crois qu'une gorgée d'eau fraîche me fera plus de plaisir que toute une boîte de viande conservée.

Ce qu'il y a de grave, c'est que je dois trancher le mur de rochers, ce qui n'est guère facile. Et mes chiens ne me suivront pas par ce chemin. Mais ces animaux doivent savoir où se procurer

de quoi boire, sinon ils ne seraient pas en vie.

Et Jeannot se mit à gravir la falaise. A moitié chemin, il regarda vers la grève, de tous côtés, mais ne vit aucun de ses chiens.

— Ils suivront leur route habituelle, songeait-il... Si je savais suivre leur route, je la trouverais sans doute plus facile.

Il poursuivit son ascension et lorsqu'il fut parvenu au haut du rocher, il vit arriver les chiens, du côté du bois. Ils traversaient la prairie en aboyant.

Une couple de minutes après, ils l'entouraient de leurs gambades.

Il se dirigea vers la source où il étancha sa soif.

Les chiens, eux aussi, s'en donnaient à cœur joie.

Fatigué par l'ascension difficile du mur de rochers, Jeannot s'était assis au bord de la source.

Les deux animaux avaient commencé par suivre l'exemple de leur maître, mais comme ils s'aperçurent que cet arrêt durerait longtemps, ils se dressèrent et disparurent dans la forêt.

— Si je les suivais? se demanda le jeune homme. Oui, je parviendrai peut-être à découvrir où ces animaux gitaient avant qu'ils m'aient vu... je verrai peut-être leur maître.

Il se dressa et rappela ses chiens :

— Taupin ! Ici ! Mylord ! Viens !

Ils semblaient ne pas l'avoir entendu, car ils n'obéirent point... Nul bruit dans les broussailles ne décelait leur présence à proximité.

— Sans doute ils sont trop éloignés déjà, ou bien ne connaissent-ils pas encore leur nouveau nom... Je vais me reposer encore un peu de temps ici ! Que faire d'ailleurs dans la forêt ?

Et il se laissa tomber sur l'épaisse mousse, au pied d'un arbre. Il s'appuya contre le tronc, et se perdit dans ses rêveries.

Il ne savait pas s'il avait séjourné longtemps à cet endroit... le temps n'existait pas pour lui... il ne s'aperçut de la fuite du jour qu'à cause de l'ombre qui descendait.

Un froissement des broussailles attira son attention. Il tourna la tête, et vit Mylord qui s'approchait, tenant un animal dans la gueule. Le chien approcha son maître, et déposa son butin à ses pieds.

Jeannot prit l'animal, mort à la suite d'un coup de dents et le considéra attentivement.

Il ressemblait à un lièvre, mais avait de courtes pattes, de courtes oreilles et son pelage était fauve.

— Ah ah ! Mylord connaît aussi la chasse, se dit Jeannot. Dommage, mon ami, que nous ne puissions pas faire de toi, sinon nous verrions si cet animal sauvage est de nature à servir d'aliment à une créature douée de raison... En tout cas j'emporterai le petit animal, il pourra servir de nourriture à l'ami Taupin et à toi.

A peine venait-il de terminer cette harangue, ponctuée de trépidements de queue de la part de Mylord, heureux de se voir si bien apprécié, que Taupin parut à son tour, et vint déposer aux pieds de son maître un oiseau au plumage scintillant, pareil à ceux que Jeannot avait déjà vus, lorsqu'il avait pénétré pour la première fois dans la forêt.

— Encore un chasseur !... Et toi tu préfères chasser le gibier à plumes ? Tant mieux ! Demain nous sortirons à deux, car de cette façon, je pourrai sans doute me procurer facilement des œufs. Et, à présent, rentrons !

Il prit le gibier et se disposait à rebrousser chemin vers les rochers.

Les chiens se mirent à sauter autour de lui, et à aboyer, puis ils s'arrêtèrent, et fixèrent leur maître, comme s'ils voulaient lui faire comprendre qu'il devait les suivre.

— Ils connaissent peut-être une route plus praticable, se dit le jeune homme. Suivons-les.

Les deux animaux suivirent le bord de la source, et arrivèrent de la sorte à la grotte, d'où provenait la chute d'eau.

A côté de cette chute, il y avait un défilé, assez large pour permettre le passage d'un corps humain, et Jeannot suivit ses chiens à travers cet étroit chemin.

Il se faisait de plus en plus étroit, et aboutit finalement à un rocher qui barrait complètement le passage, mais qui ne mesurait qu'une couple de mètres et qui paraissait très facile à escalader.

Les chiens disparurent par une fissure du rocher, trop étroite celle-là, pour que le jeune homme put les y suivre.

Il gravit la roche qui se trouvait devant lui et, lorsqu'il fut arrivé au sommet, il vit qu'il se trouvait sur le toit de planches qu'il avait posé sur sa demeure.

Il ne pouvait vraiment désirer route plus aisée vers le bois. Lorsqu'il déboucha sur la grève, les deux chiens l'attendaient déjà, à l'entrée de la grotte.

— Allons voir à présent ce que la mer nous a apportée aujourd'hui, fit notre ami. Qui sait si ces caisses ne contiennent pas un excellent repas.

Armé de son silex pointu, il se mit en devoir d'ouvrir les caisses. Dans la première il trouva plusieurs rouleaux d'étoffe de soie.

— Voilà qui ne me sera guère utile... C'est à dire, je puis pourtant m'en servir... Avec les clous provenant des caisses, je puis recouvrir mon toit avec cette étoffe, et me voilà complètement à l'abri de la pluie.

Ce sera là une couverture fort chère, mais que puis-je faire sinon de ces précieuses étoffes ?

Encore ! Je puis les étendre sur la mousse, et cela me fera un excellent matelas... Elle peuvent me servir également de couvertures. Je dormirai, tel un roi, sur une couche de soie.

Lorsqu'il ouvrit la deuxième caisse, il trouva encore de la soie.

— Dieu veuille que la troisième contienne autre chose, songea Jeannot, sinon je suis volé.

Lorsque les planches de la troisième caisse cédèrent sous les efforts de notre héros, celui-ci jeta une exclamation joyeuse.

La caisse contenait plusieurs boîtes en fer-blanc, dans lesquelles se trouvaient des boîtes d'allumettes.

— Si la mer n'a pas avarié cette précieuse denrée, nous aurons du feu, et le lièvre et la perdrix nous procureront un vrai régal.

Quelle excellente mer, n'est-ce pas, Mylord ?.. Oui, oui, vous aurez votre part de mon gibier. Il parvint à ouvrir une des boîtes en fer-blanc, et constata avec joie que les boîtes d'allumettes étaient intactes.

Il rassembla vivement un tas de bois, mais celui-ci était loin d'être sec. Aussi il dut s'y reprendre à plusieurs fois avant de parvenir à la faire flamber.

Mais le temps ne lui faisait pas défaut, et il était patient. Comme une claire flamme venait de s'élever, il s'écria : Voilà qui est bien. J'ai du feu, mais comment rôtir mes animaux ?

Il regarda autour de lui, pour tâcher de découvrir ce qui pourrait lui venir en aide dans cette alternative difficile, et son regard tomba sur les débris du cercle de fer de la première caisse.

Bientôt notre ami eut confectionné, avec trois quatre de bandes de fer, une espèce de gril, qu'il assujettit à une planche. Il posa celle-ci sur deux autres planches, fichées de part et d'autre du foyer.

— Et, à présent, mettons-nous à plumer.

Lorsqu'il eut achevé cette délicate opération, il plaça l'oiseau dans sa broche improvisée, et bientôt il se délecta à l'odeur appétissante qui s'élevait du rôti.

— Si j'avais seulement du pain, et un couteau, se dit-il, ce serait un vrai balthazar... Bah ! en tout cas cela me goûtera mieux que de la viande conservée... Et demain, la broche attend le lièvre.

La chair de l'oiseau était aussi délicate que celle d'une perdrix. Aussi notre héros se délecta-t-il de belle façon. Et les os formèrent évidemment l'apanage de Taupin et de Mylord.

Étendu sur les morceaux d'étoffe de soie, Jeannot goûta cette nuit un repos plus réconfortant encore que la nuit précédente, et cela sous la surveillance constante des deux chiens, qui ne bougèrent de l'ouverture de la grotte qu'à l'apparition de Jeannot.

Plumer l'oiseau, avait été une besogne relativement facile, mais comment fallait-il s'y prendre pour d'épouiller le lièvre, sans

le moindre couteau ?

— Que faire ? se demanda le jeune homme. Je ne puis pourtant pas le rôtir tel que le voilà. Peut-être parviendrai-je à découvrir la solution dans le courant de la journée, mais à présent je ne sais vraiment pas ce qu'il faut faire.

Nous nous contenterons d'une boîte de viande conservée, et nous réserverons provisoirement le lièvre. Ne pourrai-je me procurer un couteau ou quelque chose qui y ressemble ?

Tandis qu'il partageait avec les chiens le contenu d'une boîte de conserve, il se demanda comment il pourrait se faire un couteau.

— Peut-être ! s'écria-t-il tout à coup. Si je parviens à l'aiguiser, j'aurai une espèce d'instrument qui sera assez solide pour dépouiller mon lièvre.

Il se dirigea vers la grève et y prit une écaille d'huitre, qui présentait une espèce de pointe.

Sur une surface plane du rocher, Jeannot se mit à polir l'écaille, à affiler la pointe.

Au bout d'une couple d'heures d'efforts, il avait une espèce d'instrument que, avec beaucoup de bonne volonté, l'on pourrait faire faire office de couteau.

Il l'essaya, en découpant en longues bandes d'un morceau de soie.

Lorsqu'il eut fini, il prit deux morceaux intacts, longs de deux mètres environ et larges d'un mètre, pratiqua des ouvertures le long de ses pièces, et passa les bandes qu'il venait de découper au travers. De la sorte, il venait de fabriquer une espèce de sac.

Ensuite, il en fabriqua un de la même façon, mais de dimensions moindres.

Chargé de ces deux sacs, il se dirigea vers la forêt.

Là, il les remplit de mousse, et les ramena ensuite vers son refuge.

Il était impossible de désirer meilleur matelas et meilleur traversin, et, après avoir étendu dessus une couple de pièces de soie, en guise de couvertures, il considéra sa couche avec une satisfaction sans mélange.

Ensuite, il prit les boîtes vides et les emporta vers la source, pour les rapporter remplies d'eau pure.

Il avait encore beaucoup de besogne, car il n'était guère facile d'enlever les clous des planches, à l'aide d'un simple éclat de roc.

Mais il s'y employait de si bon cœur, qu'il finit par réussir.

Lorsqu'il eut rassemblé un nombre suffisant de clous, il grimpa sur son toit de planches, cloua d'autres planches sur celles qui s'y



trouvaient déjà, les recouvrit de trois morceaux de soie, qu'il cloua également avec soin.

Il coula ensuite une paire de morceaux de roc sur ce toit, qui était maintenant d'une solidité à toute épreuve.

Ensuite il cloua au bord du toit, du côté de l'entrée de la grotte, une nouvelle pièce de soie, qui tombait jusque sur le sol et qui formait une espèce de rideau, fermant complètement l'entrée de la demeure.

Ensuite, le lièvre fut dépouillé de sa fourrure, tant bien que mal, et plutôt mal que bien ! Il fut placé, quelque peu déchiqueté, dans la broche.

Cela prit du temps avant que la bête, fort grasse, fut à point, mais, si la patience de Jeannot fut mise à une rude épreuve, son estomac en fut récompensé. Le rôti était vraiment délicieux !

Inutile de dire que Taupin et Mylord trouvèrent également le repas succulent.

De la sorte, une grande partie de la journée était passée, mais Jeannot, en regardant la position du soleil, s'aperçut que la nuit ne viendrait pas encore de sitôt.

Il décida de se rendre encore à la forêt, pour y faire une promenade et pour tâcher de découvrir une provision d'œufs.

Un morceau de soie servirait à transporter le butin.

Comme il connaissait à présent le moyen de parvenir à la forêt, sans devoir escalader la falaise, il lui était aisé de se rendre souvent à l'intérieur de l'île.

Accompagné des deux chiens, il se mit donc en route.

Comme il l'avait prévu, les chiens se mirent en quête, et le conduisirent ainsi vers une couple de nids, où il trouva une ample moisson d'œufs.

Il fit encore une autre découverte, qui le combla d'aise.

Comme il suivait des yeux le vol d'un oiseau de superbe plumage, qui venait de s'élever du sol, il remarqua que certains arbres portaient une espèce de fruits.

L'on eut dit une espèce de gants, d'une couleur pourprée. Leur nombre était incalculable.

Jeannot réussit à grimper le long d'un des troncs et à s'emparer d'un des fruits.

Il lui échappa et tomba sur le sol, où il éclata.

Les chiens se précipitèrent dessus et dévorèrent goulument la chair rosée du fruit.

Jeannot fit encore tomber plusieurs des fruits, afin de considérer de près les singuliers gants.

En dehors de la chair, qui ressemblait à de la crème-glace rose, ils contenaient une grande quantité de suc.

— Ils ne peuvent être vénéneux, se dit Jeannot, sinon les chiens n'en mangeraient pas.

Notre ami se trompait là encore, car ce qui est nuisible pour certains animaux ne l'est pas pour d'autres et des animaux mangent impunément ce qui tue l'homme.

Mais n'exigez pas d'un jeune Robinson Crusoë qu'il sache tout !  
Le jeune homme mangea le fruit.

Il avait un goût sucré, ayant quelque analogie avec celui du raisin de nos climats.

En tout cas, c'était un fruit réconfortant, et dont le suc était excellent pour la soif.

Jeannot remonta dans l'arbre, ôta encore une ample moisson de ces fruits savoureux, qu'il mit dans son sac, avec les œufs.

Et il suivit à nouveau les chiens, qui le précédaient en reniflant et qui, en peu de temps, lui apportèrent une couple de pseudo-perdrix qui furent également placées dans le sac de soie.

— Mon royaume ne fait que s'améliorer, se dit Jeannot, à mesure que j'en fais plus ample connaissance. S'il n'y avait pas la pensée de ma mère et de Victoire... Mais, bah ! je ne veux pas me tourmenter ! Si je parviens à quitter cette île, je reverrai ma mère, et Victoire... peut-être ! Si je me tourmente avec ces pensées, je ne parviendrai qu'à me rendre encore plus malheureux, sans m'aider en quoi que ce soit. Je n'ai pas à me plaindre ici et, si je suis condamné à finir ma vie, je deviendrai sans doute un philosophe comme le docteur Dorange, au pôle Sud. Je vivrai comme lui, au moins aussi bien, car moi, je puis porter des habits de soie !

Et les idées cruelles s'étaient complètement évanouies, car c'est en fredonnant un refrain joyeux qu'il rejoignit son domicile.

C'est là l'effet de la jeunesse ? Heureuse période de la vie !

Jeannot continuait sa route et pénétrait plus avant au cœur de la forêt. Il venait tout juste de se dire qu'il lui fallait retourner, lorsqu'à son grand étonnement, il se trouva dans un large sentier qui serpentait à travers la forêt.

— Cela, se dit Jeannot, a été fait par la main de l'homme ! Quoique, à vrai dire, l'on n'y ait plus passé depuis bien longtemps. Y aurait-il vraiment des bipèdes dans cette île ? Verrai-je bientôt le maître de Taupin ?

Les chiens s'étaient arrêtés.

Jeannot suivit le sentier.

Au lieu de le précéder en gambadant, les chiens le suivaient à présent, les oreilles couchées...

Après avoir marché de la sorte pendant deux cents mètres environ, le jeune homme déboucha dans une clairière.

Il serait malaisé de se figurer paysage plus enchanteur.

La clairière était à peu près circulaire, et entourée d'arbres séculaires, très hauts, dont les cimes se touchaient presque, de façon à former une voûte.

Le sol était revêtu d'une épaisse couche d'herbe, d'une teinte quelque peu rougeâtre, et qui ressemblait à la toison d'un animal fabuleux.

Devant Jeannot se trouvait une grotte, sur laquelle une flore tropicale s'étendait, luxurieuse, en un chatoyement de couleurs et du haut de laquelle une chute d'eau se précipitait, pour creuser ensuite un lit à travers le tapis moussu.

Et partout, sur les branches des arbres, sur la grotte, était perchée une multitude d'oiseaux, de plumage étincelant, et qui faisait rentendre des chants harmonieux.

C'était un vrai paradis terrestre.

Les fleurs pourées et dorées qui ornaient plusieurs des plantes tapissant la grotte, exhalaient une odeur pénétrante mais délicieuse... l'on eut dit que des milliers de roses fleurissaient aux alentours. Longtemps, Jeannot resta immobile, à contempler ce paysage enchanteur. Finalement, il s'approcha de la grotte, et s'aperçut qu'elle présentait une ouverture, haute et large, qui sans doute, allait lui permettre de pénétrer dans la grotte.

— C'est ici que je devrai transporter mes pénates ! se dit Jeannot. Si la grotte n'est pas trop grande, ni trop humide, je pourrai transporter mes provisions ici. Au lieu d'aller au bois, je pourrais chaque jour me rendre au bord de la mer. Allons voir ce qu'il y a à l'intérieur de cette grotte !

Et il s'avança vers l'ouverture de la roche.

Les chiens, qui l'avaient suivi jusque là, se mirent tout à coup à hurler plaintivement. Jeannot, frappé par cette sinistre clameur, se tourna et remarqua que les animaux s'étaient arrêtés et qu'ils tremblaient de tous leurs membres.

— Que signifie cela ? se demanda-t-il. Il y aurait-il du danger par là ?

Il s'approcha encore de l'ouverture et fit flamber une allumette.

La roche s'évidait, présentant d'abord une ouverture assez étroite, qui s'élargissait à mesure qu'elle pénétrait plus avant.

Jeannot pénétra dans la grotte.

Les deux chiens se mirent à hurler de plus belle et ne le suivirent point.

Allumant sans cesse des allumettes pour reconnaître sa route, le jeune homme ne cessait d'avancer.

Après avoir pénétré dans le couloir, sur une longueur d'une vingtaine de mètres environ, il se trouva tout à coup dans une petite salle, dont les parois présentait les formes les plus imprévues.

Au-dessus de lui se trouvait une ouverture dans la paroi rocheuse, car la lumière tombait à flots par là...

Au milieu de cette chambre rocheuse se trouvait une source jaillissante qui retombait dans une espèce de vasque.

Jeannot s'approcha et remarqua que la vasque, formée de morceaux de roc, n'était pas naturelle, mais devait être faite par la main de l'homme.

— Ici, des êtres humains ont habité, ou ils y habitent encore.

Si dans le dernier cas, j'espère les voir et je saurai enfin où je suis et s'il existe des chances de filer d'ici. Si il n'y a pas d'hommes, je pourrai demeurer ici, car il serait difficile de trouver logis plus agréable et plus frais.

Il poursuivit encore sa route, mais se trouva bientôt au bout de la petite salle, où il ne découvrit que la paroi est sans passage.

A cet endroit s'élevait une statue, taillée dans le roc, et qui présentait les formes rudimentaires d'un être humain, dont la tête ressemblait à celle d'un serpent.

— Serait-ce un temple, ici ? se demanda Jeannot. Cela m'a tout l'air d'être une idole.

Tout à coup il dressa l'oreille

Un bruit singulier venait de se faire entendre.

L'on aurait dit le bruit que fait une bouilloire chantant sur le feu.

Le bruit enla de plus en plus, devint un sifflement aigu et prolongé...

Serait-ce de l'eau, qui se filtrait à travers les rochers ?

Il regarda autour de lui, mais ne vit rien. Au dehors, les chiens ne cessaient pas de hurler.

La peur s'empara de lui.

Il résolut de quitter immédiatement cette étrange grotte, pour ne plus jamais y remettre les pieds.

L'anxiété qui s'était rendu maître de lui, lui avait fait abandonner immédiatement son premier projet. Il avait résolu de ne pas quitter sa demeure sur la grève.

Lorsqu'il atteignit le couloir qui devait le mener dans la clairière il recula tout à coup.

Une clameur d'anxiété sortit de sa gorge oppressée. Dans le couloir, trois têtes de serpent se faisaient voir, se balançant, sifflant, comme si elles cherchaient une proie. Jeannot recula, mais il se détourna aussitôt.

Il venait d'entendre le même sifflement derrière lui. Sa peur ne fit que croître... Il venait de voir des serpents innombrables, pendus à la voûte, et qui, en sifflant, étendaient vers lui leurs têtes plates et hideuses.

Il recula vers la paroi...

Mais celle-ci, aussi, n'était qu'un mur vivant d'horribles ophiédiens... Il lui était impossible de faire encore un pas, sans rencontrer l'étreinte des terribles animaux... Ils allaient se jeter sur lui. Toute la grotte était remplie de serpents, qui y dormaient sans doute, mais que l'arrivée de Jeannot avait réveillés.

Il n'y avait pas d'issue.

Sans rémission, il allait tomber victime de ces hideux reptiles, dont le nombre ne faisait que croître.

Et ils s'approchaient de plus en plus.

Il était tout à fait entouré.

Encore un moment, et il serait en leur pouvoir, encore un moment, et il sentirait le contact de leurs corps visqueux, et il trouverait une horrible mort...

Il songea tout à coup à ses allumettes.

Il saisit la boîte et en fit flamber une. A la vue de la lueur, les serpents retirèrent la tête.

Mais la lueur fugitive s'éteignit bientôt, et aussitôt les serpents se reprirent à siffler...

Jeannot réussissait sans doute à les tenir éloignés durant un certain temps, mais sa provision d'allumettes était forcément limitée, elle allait être épuisée, et alors ?

L'une allumette flambait après l'autre. Avec horreur, le jeune homme voyait approcher le moment où sa dernière allumette s'éteindrait.

Au dehors, les chiens hurlaient...

Ne pouvaient-ils le défendre contre les monstres ?

Ils semblaient connaître le danger, car ils avaient refusé de le suivre dans la grotte.

Jeannot cria :

— Taupin ! Mylord !

Les chiens hurlaient toujours...

Jeannot tenait sa dernière allumette, prêt à la faire flamber... Une dernière fois il cria, de toutes ses forces, et plein de désespoir :

— Taupin ! Mylord !

Il sentit un serpent lui frôler le bras...

Une clameur terrifiante sortit de sa poitrine.

Il sauta en arrière... toucha un autre serpent...

Sa dernière minute était venue...

Sa mère ! Victoire !

Sa dernière pensée fut pour ces deux êtres chéris.

Il fit flamber sa dernière allumette.

Ne venait-il pas d'entendre des abois ?

Oui, c'étaient les chiens.

Y avait-il du secours qui approchait ? Leur maître était-il là, qui leur enjoignait d'entrer dans la grotte ?

Taupin et Mylord pénétrèrent dans la grotte.

Ils avaient entendu le cri de désespoir de leur nouvel ami et, s'étant concertés, ils avaient résolus de voler à son secours, ou de mourir avec lui...

Jeannot remarqua que les chiens passaient sous les corps redressés des serpents,

Ce fut là ce qui le sauva. Il se jeta à plat ventre sur le sol et à quatre pattes il courut vers l'entrée. La peur lui donnait une rapidité qu'il n'aurait jamais pu atteindre dans des circonstances normales. Lui aussi passa sous les serpents, et, se redressant, il s'enfuit, suivi de ses chiens.

La peur le tenaillait si fortement, que, lorsqu'il fut parvenu hors de la grotte, il ne modéra pas sa course. Il traversa la carrière, et pénétra fort avant dans la forêt, comme s'il sentait encore l'atouche-ment visqueux des serpents. Finalement, hors d'haleine, il s'arrêta. La peur encore aux yeux, il regarda derrière lui.

Il n'y avait rien à voir, hormis Taupin et Mylord.

Epuisé, il se laissa aller sur le sol.

Après avoir passé quelques moments dans une véritable syncope, il comprit ce qui venait de se passer.

Il caressa tendrement les deux fidèles chiens.

— C'est à vous deux que je dois la vie, fit-il. Si vous n'aviez pas pénétré dans la grotte, je n'aurais jamais trouvé le moyen de m'échapper, et, à ce moment déjà, je servais de pâture à ces monstres.

Il tremblait de dégoût.

— Et dire que j'avais formé le plan d'aller demeurer là ! Non, je préfère décidément la grève, ma petite demeure dans la fissure du rocher. Allons nous occuper du dîner, à présent ! Ce ne sera qu'une boîte de conserve, car tout ce que nous avons rassemblé aujourd'hui est resté dans la grotte.

Et ils se dirigèrent vers le bord de la mer...

Des jours et des jours s'écoulèrent, sans que la moindre aventure vint rompre la monotonie de cette existence.

Durant la nuit, Jeannot reposait à l'aise sur ses matelats de soie.

Dans la journée, il se rendait dans le bois, avec ses chiens. Les intelligents animaux se livraient à la chasse, tandis que le jeune maître cueillait des fruits.

De temps à autre, la mer rejetait des épaves sur la grève, et notamment des planches en grande quantité.

Une découverte qui combla Jeannot d'aise, ce fut la découverte d'une espèce de pot en fer, une véritable poêle, qu'il deterra dans le sable, un jour qu'il recueillait du bois.

Ce fut une des journées les plus gaies qu'il eut encore passées dans l'île.

Vous pouvez imaginer comme il se lécha les doigts de la première omelette qu'il prépara dans son nouvel ustensile de ménage.

Mais au bout de quelques temps, lorsque l'attrait du neuf se fut évanoui, le jeune homme commença de trouver la vie qu'il menait fort monotone.

Les grandes personnes sont comme les enfants... Ils sentent vite la satiété, lorsqu'ils possèdent quelque chose qu'ils ont ardemment et longuement désirée.

Dans les premiers jours, ils ne s'occupent que de cela, ils ne parlent que de cela, donnent sans cesse jour à leur joie, et, quelques jours après, le jouet, brisé, git dans un coin sans que nul ne s'en préoccupe plus.

Après que Jeannot eut passé un mois entier dans l'île, il sentit l'ennui s'emparer de lui et il se mit à désirer ardemment d'être rendu à la vie civilisée.

La pensée de Victoire et celle de sa mère y contribuaient puissamment, sans doute !

Il s'asseyait sur la grève, des heures durant, et pleurant, en regardant cette immensité où nulle voile n'apparaissait.

A différents endroits de la côte, Jeannot avait planté de hauts piquets, auxquels il avait assujetti de longues bandes de soie, et ces drapeaux improvisés flottaient au vent... inutilement, hélas.

Et, petit à petit, l'hiver allait venir.

Les boîtes de viande conservée commençaient à diminuer.

Bientôt, le gibier allait se faire rare dans la forêt.

Il n'y avait déjà plus trace d'œufs.

Il en était de même des fruits.

Lentement, la famine commençait à menacer.

Il lui fallait trouver un moyen de quitter l'île, s'il ne voulait pas y périr de privations.

Il résolut alors de faire un radeau.

Il consacra des jours et des jours à cette difficile besogne.

Son unique outil consistait en une couple de couteaux, formé de coquillages polis ; un marteau, formé d'un silex dans lequel il était parvenu à poser un manche ; et une petite scie à main, fort rouillée, qu'il avait détournée dans le sable, lors de la découverte de la poêle.

Quant aux planches, aux clous, et même aux traverses en fer, il les possédait en masse.

Avec une énergie et un courage dignes d'admiration, il se mit à l'ouvrage et, grâce à sa ténacité, il réussit, après des jours d'un effort constant, à fabriquer tant bien que mal une espèce de radeau.

Ce dernier se composait d'un plancher, formé de planches bien assujetties les unes contre les autres, et recouvert d'une couche de gomme, que certains arbres de la forêt fournissaient en quantité.

Cette gomme, exposée au soleil, s'était durcie et avait formé une couche parfaitement imperméable.

Ce plancher était donc étanche. Le jeune homme avait pu s'en apercevoir au cours d'expériences auxquelles il s'était livré.

Sur ce plancher, il avait préalablement étendu des étoffes de soie, si bien que l'étanchéité du plancher était assurée.

Le long de ce plancher, il avait ménagé un garde-corps, haut d'un demi-mètre, et qui avait été rendu imperméable de la même façon que le plancher.

Le radeau était donc une sorte de baquet, dans lequel Jeannot plaça les boîtes de conserve qui lui restaient, après les avoir ouvertes en les fracassant contre le roc.

En faisant appel à toutes ses forces, et en attelant ses deux chiens à des brochettes de soie, il avait réussi à trainer le radeau sur la grève, le plus près possible de l'eau.

Il espérait que la mer, en remontant, mettrait le baquet à flot.

Deux ou trois jours s'écoulèrent.

La mer, au moment du flux, atteignait bien le radeau, venait même en baigner les bords, mais le baquet restait enfoncé dans le sable.

De nouveau, le désespoir s'empara de notre ami.

Après cette tentative, au cours de laquelle il avait déployé tant de ténacité et d'ingéniosité, allait-il être condamné à rester dans l'île ?

Que lui fallait-il faire ?

Le quatrième jour, lorsque la mer s'était retirée, sans avoir mis le radeau à flot, Jeannot s'était couché, la mort dans l'âme.

Il s'était résigné, et avait résolu d'attendre la mort sans morigéner.

— S'il n'arrive pas un miracle, s'était-il dit, je n'aurai plus à manger dans une couple de jours et je mourrai de faim.

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour échapper à mon sort, mais tous mes efforts sont vains et je n'ai qu'à m'incliner.

Il avait pleuré longtemps, en songeant aux êtres qui lui étaient chers, et c'est en pleurant qu'il s'était endormi.

Lorsqu'il s'éveilla, fort tard, et qu'il sortit de son réduit, il n'en put croire ses yeux.

Il se hâta vers la grève.



# LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège  
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S<sup>t</sup> Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE  
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

## TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite . . . . .	4
Un enfant volé. . . . .	8
En route ! . . . . .	13
Une nouvelle existence . . . . .	21
L'émule de Sherlock Holmes . . . . .	28
John M. Steadily et son domestique . . . . .	33
Nouveau retard. . . . .	40
Le hasard et Monsieur Limiet . . . . .	46
Le yacht « The Sea Mew » . . . . .	73
Le crime du Capitaine Onion . . . . .	85
La tempête . . . . .	101
Où Monsieur Limiet reparait . . . . .	112
Une aventure de Taupin. . . . .	124
Une découverte du Rossai . . . . .	142
Dix mètres de laiton . . . . .	150
Le nouveau sultan des Ouyambas . . . . .	168
C'était écrit... . . . .	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute . . . . .	202
Le bot de Mister John Steadily. . . . .	217
Un étrange Anglais . . . . .	225
L'Avenir du Rossai. . . . .	240
Au camp boer . . . . .	240
Où Jeannot devient un héros . . . . .	264
Où était resté Monsieur Limiet . . . . .	273
Vers le pôle Sud ! . . . . .	286
Le pôle Sud . . . . .	310
Le Roi du pôle Sud . . . . .	323
L'histoire du docteur Emile Dorango . . . . .	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique . . . . .	344
Vers l'Océan ! . . . . .	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit . . . . .	371
Paul Potard et le trésor . . . . .	400
Vers Auckland ! . . . . .	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé . . . . .	431
Ce qui se passa à Bangkok . . . . .	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions . . . . .	458
Où le Rossai s'égare . . . . .	475
Chez les étranglens . . . . .	490
Le gamin des rues et la bouquetière . . . . .	507
Kaerloff, le nihiliste . . . . .	534
Un nouveau Robinson Crusoë . . . . .	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria . . . . .	586
Aux mains des Russes . . . . .	608
A Londres . . . . .	624
Une femme de cœur . . . . .	630
Les hannis . . . . .	656
Le plan échoué . . . . .	702
Libres ! . . . . .	727
Une vieille connaissance . . . . .	737
A Kobdo . . . . .	748
Une aventure à Kasgar . . . . .	752
Les aventures de Paul Potard . . . . .	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet . . . . .	766
A Liège . . . . .	792
Tout est bien qui finit bien . . . . .	798

---